

Guy de Maupassant

Misère humaine



Exporté de Wikisource le 18/01/2019

MISÈRE HUMAINE

Jean d'Espars s'animait :

— Fichez-moi la paix avec votre bonheur de taupes, votre bonheur d'imbéciles que satisfait un fagot qui flambe, un verre de vieux vin ou le frôlement d'une femelle. Je vous dis, moi, que la misère humaine me ravage, que je la vois partout, avec des yeux aigus, que je la trouve où vous n'apercevez rien, vous qui marchez dans la rue avec la pensée de la fête de ce soir et de la fête de demain.

Tenez, l'autre jour, avenue de l'Opéra, au milieu du public remuant et joyeux que le soleil de mai grisait, j'ai vu passer soudain un être, un être innommable, une vieille courbée en deux, vêtue de loques qui furent des robes, coiffée d'un chapeau de paille noire, tout dépouillé de ses ornements anciens, rubans et fleurs disparus depuis des temps indéfinis. Et elle allait traînant ses pieds si péniblement que je ressentais au cœur, autant qu'elle-même, plus qu'elle-même, la douleur

de tous ses pas. Deux cannes la soutenaient. Elle passait sans voir personne, indifférente à tout, au bruit, aux gens, aux voitures, au soleil ! Où allait-elle ? Vers quel taudis ? Elle portait dans un papier, qui pendait au bout d'une ficelle, quelque chose ? Quoi ? du pain ? oui, sans doute. Personne, aucun voisin n'ayant pu ou voulu faire pour elle cette course, elle avait entrepris, elle, ce voyage horrible, de sa mansarde au boulanger. Deux heures de route, au moins, pour aller et venir. Et quelle route douloureuse ! Quel chemin de la croix plus effroyable que celui du Christ !

Je levai les yeux vers les toits des maisons immenses. Elle allait là-haut ! Quand y serait-elle ? Combien de repos haletants sur les marches, dans le petit escalier noir et tortueux ?

Tout le monde se retournait pour la regarder ! On murmurait : « Pauvre femme », puis on passait ! Sa jupe, son haillon de jupe, traînait sur le trottoir, à peine attachée sur son débris de corps. Et il y avait une pensée là-dedans ! Une pensée ? Non, mais une souffrance épouvantable, incessante, harcelante ! Oh ! la misère des vieux sans pain, des vieux sans espoirs, sans enfants, sans argent, sans rien autre chose que la mort devant eux, y pensez-vous ? Y pensez-vous aux vieux affamés des mansardes ? Pensez-vous aux larmes de ces yeux ternes, qui furent brillants, émus et joyeux, jadis ?



Il s'était tu quelques secondes ; puis, il reprit :

— Toute ma « joie de vivre », pour me servir du mot d'un des plus puissants et des plus profonds romanciers de notre

pays, Émile Zola, qui a vu, compris et raconté comme personne la misère des infimes, toute ma joie de vivre a disparu, s'est envolée soudain, il y aura trois ans à l'automne, un jour de chasse, en Normandie.

Il pleuvait, j'allais seul, par la plaine, par les grands labourés de boue grasse qui fondaient et glissaient sous mon pied. De temps en temps une perdrix surprise, blottie contre une motte de terre, s'envolait lourdement sous l'averse. Mon coup de fusil, éteint par la nappe d'eau qui tombait du ciel, claquait à peine comme un coup de fouet, et la bête grise s'abattait avec du sang sur ses plumes.

Je me sentais triste à pleurer, à pleurer comme les nuages qui pleuraient sur le monde et sur moi, trempé de tristesse jusqu'au cœur, accablé de lassitude à ne plus lever mes jambes engluées d'argile ; et j'allais rentrer quand j'aperçus au milieu des champs le cabriolet du médecin qui suivait un chemin de traverse.

Elle passait, la voiture noire et basse couverte de sa capote ronde et traînée par son cheval brun, comme un présage de mort errant dans la campagne par ce jour sinistre. Tout à coup elle s'arrêta ; la tête du médecin apparut, et il cria :

— Eh ! monsieur d'Espars ?

J'allai vers lui. Il me dit : « Avez-vous peur des maladies ? »

— Non.

— Voulez-vous m'aider à soigner une diphtérie ; je suis seul, et il faudrait la tenir pendant que j'enlèverai les fausses membranes de sa gorge.

— Je viens avec vous, lui dis-je. Et je montai dans sa

voiture.

Il me raconta ceci :

L'angine, l'affreuse angine qui étrangle les misérables hommes avait pénétré dans la ferme des Martinet, de pauvres gens !

Le père et le fils étaient morts au commencement de la semaine. La mère et la fille s'en allaient aussi maintenant.

Une voisine qui les soignait, se sentant soudain indisposée, avait pris la fuite la veille même, laissant ouverte la porte et les deux malades abandonnées sur leurs grabats de paille, sans rien à boire, seules, seules, râlant, suffoquant, agonisant, seules depuis vingt-quatre heures !

Le médecin venait de nettoyer la gorge de la mère, et l'avait fait boire ; mais l'enfant, affolée par la douleur et par l'angoisse des suffocations, avait enfoncé et caché sa tête dans sa paille — sans consentir à se laisser toucher.

Le médecin, accoutumé à ces misères, répétait d'une voix triste et résignée : « Je ne peux pourtant point passer mes journées chez mes malades. Cristi ! celles-là serrent le cœur. Quand on pense qu'elles sont restées vingt-quatre heures sans boire. Le vent chassait la pluie jusqu'à leurs couches. Toutes les poules s'étaient mises à l'abri dans la cheminée. »

Nous arrivions à la ferme. Il attacha son cheval à la branche d'un pommier devant la porte ; et nous entrâmes.

Une odeur forte de maladie et d'humidité, de fièvre et de moisissure, d'hôpital et de cave nous saisit à la gorge. Il faisait froid, un froid de marécage dans cette maison sans feu, sans vie, grise et sinistre. L'horloge était arrêtée ; la pluie tombait

par la grande cheminée dont les poules avaient éparpillé la cendre et on entendait dans un coin sombre un bruit de soufflet rauque et rapide. C'était l'enfant qui respirait.

La mère, étendue dans une sorte de grande caisse de bois, le lit des paysans, et cachée par de vieilles couvertures et de vieilles hardes, semblait tranquille. Elle tourna un peu la tête vers nous.

Le médecin lui demanda : « Avez-vous une chandelle ? »

Elle répondit d'une voix basse, accablée : « Dans le buffet. » Il prit la lumière et m'emmena au fond de l'appartement vers la couchette de la petite fille.

Elle haletait, les joues creuses, les yeux luisants, les cheveux mêlés, effrayante. Dans son cou maigre et tendu, des creux profonds se formaient à chaque respiration. Allongée sur le dos, elle serrait de ses deux mains les loques qui la couvraient ; et, dès qu'elle nous vit, elle se tourna sur la face pour se cacher dans la paille.

Je la pris par les épaules et le docteur, la forçant à montrer sa gorge, en arracha une grande peau blanchâtre, qui me parut sèche comme du cuir.

Elle respira mieux tout de suite, et but un peu. La mère, soulevée sur un coude, nous regardait. Elle balbutia :

— C'est-il fait ?

— Oui, c'est fait.

— J'allons-t-y rester toute seule ?

Une peur, une peur affreuse, faisait frémir sa voix, peur de cet isolement, de cet abandon, des ténèbres et de la mort

qu'elle sentait si proche.

Je répondis : « Non, ma brave femme. J'attendrai que M. Pavillon vous ait envoyé la garde. Et, me tournant vers le docteur :

— Envoyez-lui la mère Mauduit. Je la payerai.

— Parfait. Je vous l'envoie tout de suite.

Il me serra la main, sortit ; et j'entendis son cabriolet qui s'en allait sur la route humide.

Je restais seul avec les deux mourantes.



Mon chien Paf s'était couché devant la cheminée noire, et il me fit songer qu'un peu de feu serait utile à nous tous. Je ressortis donc pour chercher du bois et de la paille ; et bientôt une grande flamme éclaira jusqu'au fond de la pièce le lit de la petite qui recommençait à haleter.

Et je m'assis, tendant mes jambes vers le foyer.

La pluie battait les vitres ; le vent secouait le toit, j'entendais l'haleine courte, dure, sifflante des deux femmes, et le souffle de mon chien qui soupirait de plaisir, roulé devant l'âtre clair.

La vie ! la vie ! qu'était-ce que cela ? Ces deux misérables qui avaient toujours dormi sur la paille, mangé du pain noir, travaillé comme des bêtes, souffert toutes les misères de la terre, allaient mourir ! Qu'avaient-elles fait ? Le père était mort, le fils était mort. Ces gueux pourtant passaient pour de bonnes gens qu'on aimait et qu'on estimait, de simples et honnêtes gens !

Je regardais fumer mes bottes et dormir mon chien, et en moi entraît une joie inconnue, profonde et honteuse en comparant mon sort à celui de ces forçats !

La petite fille se remit à râler, et tout à coup ce souffle rauque me devint intolérable ; il me déchirait comme une lime dont chaque coup mordait mon cœur.

J'allai vers elle :

— Veux-tu boire ? lui dis-je.

Elle remua la tête pour dire oui, et je lui versai dans la bouche un peu d'eau qui ne passa point.

La mère, restée plus calme, s'était retournée pour regarder son enfant ; et voilà que soudain une peur me frôla, une peur sinistre qui me glissa sur la peau comme le contact d'un monstre invisible. Où étais-je ? Je ne le savais plus ! Est-ce que je rêvais ? Quel cauchemar m'avait saisi ?

Était-ce vrai que des choses pareilles arrivaient ? qu'on mourait ainsi ? Et je regardais dans les coins sombres de la chaumière comme si je m'étais attendu à voir, blottie dans un angle obscur, une forme hideuse, innommable, effrayante, Celle qui guette la vie des hommes et les tue, les ronge, les écrase, les étrangle ; qui aime le sang rouge, les yeux allumés par la fièvre, les rides et les flétrissures, les cheveux blancs et les décompositions.

Le feu s'éteignait. J'y rejetai du bois et je m'y chauffai le dos, tant j'avais froid dans les reins.

Au moins j'espérais mourir dans une bonne chambre, moi, avec des médecins autour de mon lit, et des remèdes sur les tables !

Et ces femmes étaient restées seules vingt-quatre heures dans cette cabane sans feu ! n'ayant à boire que de l'eau, et râlant sur de la paille !...

J'entendis soudain le trot d'un cheval et le roulement d'une voiture ; et la garde entra, tranquille, contente d'avoir trouvé de la besogne, sans étonnement devant cette misère.

Je lui laissai quelque argent et je me sauvai avec mon chien ; je me sauvai comme un malfaiteur, courant sous la pluie, croyant entendre toujours le sifflement des deux gorges, courant vers ma maison chaude où m'attendaient mes domestiques en préparant un bon dîner.

GUY DE MAUPASSANT.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Ernest-Mtl
- Sixdegrés
- Obelon
- Hsarrazin
- ManuD

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)